NOTICE

Nécrologique sur François-Pierre Chaumeton, *Docteur en Médecine, Membre de plusieurs Sociétés savantes.*

Par J.-J. VIREY.

Les personnes que le sort a chargées d'ensevelir leurs amis, d'exprimer sur la tombe des hommes éminens par le savoir les regrets de leurs contemporains, ont besoin de quelque dédommagement lorsqu'ils remplissent un si douloureux devoir. On n'abandonne pas sans de profonds regrets des savans tels que Lagrange, le premier des géomètres de notre siècle, et Parmentier, le premier des bienfaiteurs de l'humanité de nos tems modernes.

Il m'était donc réservé de rendre encore un triste hommage à la mémoire d'un ami de ma jeunesse, d'un condisciple généreux, dont la franchise et l'élévation du caractère ne furent peut-être jamais surpassées. Oh! qu'il en coûta à mon cœur lorsque ces paroles y retentirent : *Chaumeton n'est plus ;* et cependant depuis trois années, nous le voyions s'éteindre. Il semblait qu'une main fatale l'entraînait inévitablement au tombeau; lui-même, le malheureux, hâtait sans cesse sa ruine par l'impatience de ses trop lon-

1819

gues douleurs. Et ses amis, tout en le blâmant, étaient tentés de l'absoudre, vaincus par le spectacle de ses souffrances, et l'impossibilité presque absolue de le retirer de l'abîme.

François-Pierre Chaumeton naquit le 20 septembre de l'an 1775, à Chouzé-sur Loire, petit bourg du département d'Indre-et-Loire, près de Chinon. Son père, chirurgien, mourut à l'âge de quarante-cinq ans, laissant son fils unique aux soins d'une tendre mère. Le jeune Chaumeton avait reçu de son père une âme vive et ardente, favorisée dans son amour de l'indépendance par la facile bonté de sa mère. Cependant des dispositions d'esprit précoces, une mémoire extraordinaire, une avidité insatiable d'apprendre, le distinguaient dès-lors de tous ses condisciples. Souvent il arrivait sans avoir appris sa leçon, mais il lui suffisait de la lire pour que sa mémoire la retînt aussitôt. Nous l'avons vu long-tems après, réciter des pages entières, et retenir jusqu'à l'indication de ces pages qu'il n'avait, pour ainsi dire, qu'entrevues : contre l'ordinaire, cette mémoire était assez durable. Les vers de la plupart des poëtes latins et français lui étaient devenus tellement familiers, qu'il se les rappelait aussitôt qu'on en citait un seul; et telle était la délicatesse de son oreille, qu'il distinguait sur-le-champ la moindre faute de quantité dans les vers latins.

On comprend qu'avec une si grande facilité, Chaumeton dut parcourir rapidement, et d'une course éclatante, la carrière de son instruction. Il avait une

aptitude singulière à retenir les termes de toutes les langues, les noms propres de tous les auteurs et de tous les objets, ce qui décida de sa vocation pour les langues, la philologie, la bibliographie, l'histoire naturelle dans ses synonymies, ou l'onomatologie, enfin pour toutes les branches de l'érudition.

Aussi apprit-il d'abord non-seulement les langues savantes enseignées dans les colléges, mais successivement presque toutes les langues vivantes de l'Europe. Nous l'avons vu sans maître, pour l'ordinaire, et s'aidant à peine de grammaires et de dictionnaires, bientôt capable de traduire tout passage pris au hasard dans les livres italiens, espagnols, portugais, anglais; puis, s'enfonçant dans la langue allemande, en parcourir tous les dialectes, comme le hollandais, le flamand et les idiômes du Nord; enfin, plus tard, se livrant à l'étude des langages polonais et russe. Il était ainsi en état de converser avec les soldats des diverses nations que le sort des combats amenait dans les hôpitaux où il pratiqua la médecine. Il s'était fait une telle idée d'un médecin parfait, que pour le devenir il aurait fallu pouvoir ne rien ignorer : aussi les connaissances de Chaumeton étaient-elles extraordinairement variées, mais peut-être le nombre s'opposait-il à la profondeur et à la solidité.

Dès que la révolution eut jeté dans le monde toute la jeunesse à peine sortie des classes, Heurteloup, alors chirurgien en chef des armées et membre du conseil de santé, distingua un élève qui s'annonçait avec de si brillantes facultés. Il l'attacha en qualité de

chirurgien aux hôpitaux militaires; mais telle était la sensibilité vive et profonde de Chaumeton, qu'il ne put surmonter long-tems sa répugnance ou plutôt son horreur pour les opérations chirurgicales. Il faut un sang froid et une assurance de la main qui ne s'émeuvent d'aucune douleur, d'aucun cri échappé au malheureux qu'on opère; ce don avait été refusé par la nature à notre ami plus qu'à tout autre. Il préféra de passer dans la carrière de la pharmacie qui lui promettait des occupations moins repoussantes : tout au contraire, elle favorisa son goût pour la botanique, l'histoire naturelle, la chimie, et toutes ces belles et vastes sciences qui, de nos jours, ont fait des progrès si éclatans. Au lieu de tristes cadavres et du sang, spectacles si tristes des amphithéâtres, il trouvait des fleurs à cueillir, des productions naturelles, curieuses pour son infatigable amour de l'étude. C'est alors qu'il fut appelé à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce, vers l'époque première de cette institution.

Peut-être me sera-t-il permis de dire que nous étions alors pleins de jeunesse, et animés d'une vive ardeur pour les sciences, au milieu des prodiges que les conquêtes de nos armées faisaient entrer en triomphe dans les murs de la capitale, lorsque les découvertes de la chimie moderne et le développement de l'histoire naturelle et des beaux-arts semblaient rivaliser avec la gloire militaire. Un jour on se souviendra mieux de ces tems mémorables, où toutes les carrières semblaient ouvertes sans limites à toutes les ambitions, où les rangs de la société, mêlés et dé-

placés, laissaient plus de jour au talent et d'espoir au courage, pour s'élancer aux succès. Je ne sais quelle noble chaleur s'allumait dans toutes les âmes; rien ne paraissait trop élevé pour les plus ambitieuses espérances, et l'on tentait des efforts inouis pour atteindre au faîte.

On s'étonnera moins de l'accroissement des sciences, des arts et de l'industrie, quand on considérera ces époques impartialement, sans les souvenirs d'amertume ou de désastres qui s'y rattachent par une fatalité inévitable.

Chaumeton jouissait déjà d'une réputation distinguée lorsqu'il partit pour l'Italie, car il fallait sans cesse un nouvel aliment à son insatiable désir d'apprendre. Il parcourut tous ces beaux climats qui réveillent de si magnifiques souvenirs. Qui peut, sans émotion, fouler la terre des Scipion et des César, et sans enthousiasme, admirer les chefs-d'œuvre des Michel-Ange et des Raphaël, se promener dans des lieux où repose encore la cendre de Virgile et d'Horace, de l'Arioste et du Tasse? Chaumeton recherchait principalement l'agréable société, les utiles conférences des savans, des hommes ingénieux et instruits. Il brillait parmi eux, à Pavie, à Florence, par sa vivacité, son esprit original, ses saillies piquantes qui animaient sa conversation d'un charme singulier. La langue italienne lui était alors aussi familière que la sienne.

De retour à Paris, riche, non pas des dons de la fortune, car il n'en fut jamais avide, mais de tant de

connaissances acquises et des moissons nouvelles recueillies dans ses voyages, Chaumeton s'occupait à les coordonner, à les classer méthodiquement avec une patience qu'on n'eût pas cru devoir attendre d'un caractère aussi bouillant que l'était le sien. Mais l'ordre seul double la science, qui sans lui n'est plus qu'un chaos, surtout quand elle est aussi variée et multipliée sur tous les objets.

Chaumeton eût alors pu se dire heureux, avec ses goûts simples. Personnellement, il n'avait presque besoin de rien, car sa sobriété était extrême; mais sa dépense était toute entière pour des livres, il était possédé du démon de la bibliomanie. Cependant de grandes infortunes l'attendaient; il perdit une épouse qu'il chérissait, et dont la mort inattendue le jeta dans un tel désespoir, qu'il se précipita d'une fenêtre à terre. Sa chute ne menaça pas ses jours, mais il vécut dans une profonde affliction et retiré pendant plusieurs mois. La mort de sa mère vint encore aggraver ses douleurs dans ces tristes circonstances. Il fallut aller recueillir un modeste héritage; ce fut pour se procurer une plus nombreuse bibliothèque, puisque jamais Chaumeton ne sut faire servir l'argent à un autre usage.

Il avait enfin repris ses savantes occupations et rassemblé plus de trente mille notes, soit sur la bibliographie, soit sur toutes les branches de la médecine, lorsqu'un jour le feu prit à son appartement pendant son absence. Il rentre; il voit ses chers livres, tout son

espoir, ses richesses, ses recherches amassées avec tant de travaux, en proie aux flammes! Il veut s'élancer au milieu d'elles pour leur arracher du moins de précieux débris; il tombe étouffé dans un tourbillon de fumée et de feu. On le retire du péril, on éteint à grande peine l'incendie, mais il ne reste plus à Chaumeton que quelques volumes à demi-consumés, des feuillets épars et noircis : tant de savans travaux n'étaient plus que de la cendre!

Cette perte, il faut l'avouer, était désormais irréparable. On ne recommence pas deux fois sa vie; on peut retrouver une fortune et des biens, mais tant de recherches englouties à jamais en un seul instant étaient capables de désespérer un homme de lettres qui y avait sacrifié vingt années les plus précieuses de son existence. Cependant on doit dire qu'il supporta ce malheur avec fermeté; il retirait de l'incendie des lambeaux de papiers chargés de notes, avec plus de contentement que les joyaux de luxe qu'admire le vulgaire avide des seuls biens de la fortune.

Les amis qui se bornent en pareille circonstance à des condoléances stériles se présentent en foule; mais Chaumeton était digne d'en trouver de plus sincères, parce qu'il fut lui-même ardent et tout dévoué dans ses attachemens. Les inspecteurs du service de santé militaire le nommèrent médecin aux armées en Hollande. Il en avait tout le savoir, mais il n'en avait pas encore reçu le titre légal dans une faculté : personne ne sut répondre avec plus de droit que lui à d'autres

médecins, qu'il préférait être docte plutôt que docteur; ce n'est pas d'aujourd'hui en effet que la science n'est plus indispensable pour acquérir un diplôme. Peut-être un jour les seuls ignorans riches se feront-ils un mérite d'en obtenir; Chaumeton n'était pas éloigné de le penser.

Cependant il dut prendre ses grades, et vint soutenir sa thèse à Strasbourg. Il y traita de l'*Entomologie médicale*, ou des insectes usités en médecine. Ce n'était pas le premier ouvrage sorti de sa plume; on a de lui un *Essai sur les sympathies*, inséré daus le Magasin encyclopédique, mais on ne doit point juger de l'érudition de Chaumeton par ces écrits; aucun peut-être de ceux qu'il a laissés ne nous semble valoir autant que l'auteur lui-même, bien différent en cela de tant d'écrivains inférieurs à leurs productions.

Notre ami retourna dans les marécages de la Zélande, y reprendre avec ardeur ses fonctions de médecin des armées. Il s'est toujours cru invulnérable; aussi, n'employant aucune précaution, il y fut atteint d'une fièvre intermittente qu'il négligea de traiter, comme s'il lui eût suffi de vivre pour lui-même; il oublia presque toujours que le corps a des besoins. Cette disposition fébrile, conservée trop long-tems, le suivit jusqu'en Pologne où il accompagna la Grande-Armée. Sans cesse il demandait où étaient le péril et de nouvelles épreuves, assuré qu'on y trouvait l'instruction et la gloire. En effet, chaque pays devenait une mine littéraire que son zèle était avide d'exploiter : il

en connaissait d'abord la langue, il s'en procurait les principaux ouvrages; il en visitait les bibliothèques, les musées, les littérateurs, les médecins et les autres savans; il en aurait déterré jusqu'en Turquie, et il suffisait qu'il brillât une étincelle de savoir dans le climat le plus barbare, pour qu'elle attirât aussitôt les regards de Chaumeton, qui en tenait note et en savait gré à toute la contrée. Mais malheur au pays où les sciences étaient négligées : eût-il égalé les plus délicieux climats de l'univers, il n'eût paru à Chaumeton que le cloaque de la nature; tous les habitans devenaient à ses yeux également affreux et méprisables. Il n'eut jamais d'estime que pour le mérite, l'esprit et le savoir, et il versait particulièrement sa bile sur les personnes riches qui, pouvant recevoir une éducation soignée, s'enfoncent honteusement dans la paresse et dans une stupide ignorance.

Bientôt tant de voyages et de fatigues d'esprit et de corps altérèrent gravement la santé de cet homme infatigable qui, jusque là, doué d'une constitution robuste et agile, n'avait su aucunement la ménager au milieu des privations. Il obtint une retraite trop modique sans doute; mais ses talens et son vaste savoir lui ouvraient plus d'une carrière; il sentait d'ailleurs que Paris, foyer toujours éclatant des sciences, était le seul lieu de la terre qui pût désormais lui convenir.

De cette époque date l'existence littéraire de Chaumeton; il se vit bientôt chargé de diriger le Dictionnaire des sciences médicales. Chaumeton s'y consacra

tout entier avec une ardeur incroyable, en y publiant une foule d'articles de matière médicale, tous ceux de la bibliographie, et en se chargeant de la révision des épreuves, occupation minutieuse en apparence, mais qui exige une multitude de connaissances en tout genre, que lui seul pouvait réunir parmi tant de médecins de la capitale.

On apprit bientôt ce que valait un tel homme; et si sa vaste érudition lui conciliait de nombreux amis, son impitoyable censure, sa critique hardie et vigoureuse lui attira des ennemis encore plus multipliés, qui toutefois étaient contraints de rendre hommage à son savoir et à son incorruptible rigueur : ni l'or, ni les menaces du pouvoir n'étaient capables de contraindre la plume d'un homme aussi fier, satisfait de vivre au milieu de ses livres, avec du pain, des fruits et de l'eau. Nous l'avons vu travaillant sans relâche, les jours et les nuits, pendant des mois entiers sans sortir ; c'est ainsi qu'il se consumait lentement, et qu'il préparait les longues douleurs auxquelles il a succombé.

Nous ne nierons point toutefois qu'avec un tel régime, loin du monde, en but à tant d'amours-propres qu'il avait rudement froissés, peut-être ulcéré lui-même en secret de l'injustice de la fortune et des hommes qui l'ont méconnu et négligé, il n'ait senti son cœur soulevé d'indignation ; sans doute il devint bientôt sombre, misanthrope, et ne vit plus que le mal sur la terre. Cette âme si expansive, tant de

fois trompée, et qui croyait que le mérite seul avait droit à tout, ne put contempler de sang froid les indignes outrages qu'il subit sans cesse dans la société; et parce que Chaumeton se piquait d'une justice sévère pour lui, il montra souvent pour les autres une rigueur extrême. Comme Juvénal, il outra parfois la critique : il sentait, pour ainsi dire, le fiel et l'aigreur distiller de sa plume et venir au secours du bon sens outragé, ou du mérite oublié, qu'il vengeait hautement des ignorans et des méchans. S'il excéda les bornes, il combattit toujours pour la justice et pour ce qu'il crut être la vérité dans les sciences. Nous l'avons vu louer même (ce qui était difficile pour lui surtout) ses ennemis dans tout ce qui méritait des éloges. A qui sa plume fut-elle particulièrement redoutable, si ce n'est aux prétentions de la sottise et à la présomptueuse médiocrité? Il accueillait, au contraire, avec chaleur les jeunes gens studieux, et les encourageait tellement qu'il leur prodiguait ses notes et ses recherches. Chaumeton imita-t-il jamais cette critique basse et servile qui ne s'attaque qu'aux faibles, et ménage avec des complaisances si honteuses les hommes puissans? Bien au contraire, terrible en son audace, c'était à ces têtes orgueilleuses que Chaumeton aimait s'adresser, et plus d'une fois nous l'avons vu jouir du triomphe d'avoir terrassé les plus fiers adversaires.

Chaumeton se sentait né pour exercer ce ministère difficile et souvent périlleux. C'était dans les

journaux de médecine les plus estimés dans toute l'Europe qu'il aimait à déposer ses réflexions critiques et ses jugemens sur les ouvrages; les plus piquans sont surtout ceux que renferme le Journal universel des sciences médicales (1) qu'il affectionnait particulièrement, et dont il a été l'un des plus beaux ornemens. Alors il écrivait de verve, alors son style étincelait de traits acérés; et, comme il le dit lui-même, de deux

---

(1) Bibliographie médicale, Ier. Article, Tom. I, p. 351.
IIe. Article, Tom. II, p. 362.
IIIe. Article, Tom. III, p. 336.
IVe. Article, Tom. IV, p. 347.
Notice sur l'état de la médecine en Italie, T. I, p. 121.
IIe. Article, T. XII, p. 167.
IIIe. Article, T. XII, p. 345.
IVe. Article, T. XIII, p. 43.
— Sur Menuret, T. I, p. 384.
— Sur Th. Denman, T. I, p. 242.
— Sur les eaux minérales de St.-Honoré, T. III, p. 125.
Analyse des observations de Hamilton sur les purgatifs, Tome I, page 60.
— Du traité de Jemina sur les fièvres nerveuses, T. I, p. 77.
— Du précis élémentaire de physiologie, par Magendie, T. I, p. 219.
— De plusieurs observations de médecine vétérinaire, T. I, p. 234.
— Du traité de chimie de Remer, T. I, p. 288.
— Du nouveau Voyage dans l'empire de Flore, par Loiseleur-Deslongchamps, T. XIII, p. 129.

expressions également justes, il choisissait toujours de préférence la plus sévère, la plus caustique, la plus déchirante (2).

Chaumeton ne consuma point tout son tems à ces occupations; il cultiva un champ plus étendu et plus durable pour sa réputation. Il est l'auteur de la *Flore médicale*, ornée de belles figures de plantes, coloriées d'après nature : tout le texte en est de lui jusqu'à la la lettre G; mais sa santé, de plus en plus ruinée, ne lui permit pas de continuer cet ouvrage dont il conçut le plan. Les végétaux y sont décrits par ordre alphabétique, avec leurs noms en diverses langues, leur synonymie botanique. La critique de leurs propriétés est fort sévère et peut-être outrée; le style en paraît quelquefois sec et aride, quoiqu'il s'agisse de fleurs, tant le caractère des auteurs s'imprime dans toutes leurs productions!

Les progrès toujours croissans d'un mal insupportable, au milieu de tant d'occupations, forcèrent bientôt notre ami à interrompre ses travaux, sans pouvoir l'empêcher toutefois d'en préparer de nouveaux. Son esprit infatigable concevait sans cesse des projets, recueillait journellement des matériaux : son âge pouvait encore lui promettre une longue carrière, s'il avait su s'astreindre à un régime de vie plus salutaire, et dé-

(2) Bibliographie médicale, été 1816; Journal universel des Sciences médicales, T. III, p. 336.

pouiller cette dévorante ardeur du travail qui le consumait. Vains efforts ! toute autre existence l'aurait fait périr d'impatience ou d'ennui ; il préféra remplir sa destinée.

Nous l'avons vu, en proie aux plus atroces douleurs, tenter mille remèdes que l'impatience faisait multiplier et changer chaque jour. Nous l'avons secouru plusieurs fois, lorsque, fatigué de tant de souffrances, il voulait mettre fin à ses maux par des médicamens trop actifs ou dangereux. Il était naturellement très-robuste, puisqu'il a supporté des secousses extraordinaires produites par des drogues auxquelles toute autre constitution eût succombé.

On peut dire que Chaumeton a subi trois années entières d'agonie; l'infortuné se débattait en vain, son mal était trop profondément enraciné; et cependant il travaillait encore, dans les moindres intervalles, le jour et la nuit, car le sommeil l'avait fui; ce n'était plus qu'un assoupissement léthargique, auquel succédaient des crises de toux opiniâtre, suivies d'affreux vomissemens et d'expectoration de sang. Tantôt il éprouvait les douleurs les plus aiguës à l'épaule, au bras droit; tantôt il sentait son larynx ou déchiré intérieurement, ou comprimé comme dans la strangulation; tantôt le diaphragme lui paraissait se resserrer avec violence; ou des douleurs d'entrailles atroces, des évacuations alvines extraordinaires survenaient comme dans une superpurgation; enfin les poumons,

le cœur devenaient le siége d'étouffemens, de palpitations, de douleurs intolérables et sans relâche.

Tous les secours de la médecine ont été mis à contribution, et dans ces tristes circonstances, Chaumeton éprouva qu'il avait de vrais amis. Nous ne pouvons oublier dans ce nombre MM. Alibert, Regnault, médecins de S. M., et une grande quantité d'autres personnes estimables qui lui prodiguèrent les soins les plus assidus, mais que nous ne pouvons toutes citer. Cet homme, si redouté des auteurs, reçut pourtant les plus tendres témoignages d'affection dans son malheur, ce qui est la plus forte preuve de l'excellence de son cœur contre les clameurs de ses ennemis pour noircir son caractère. Et ces marques d'affection, il ne les dut ni à l'élévation du rang ou de la fortune, ni à l'étalage des titres fastueux; il ne les estimait, ni ne les enviait.

Enfin nous l'avons vu gisant et moribond, appelant le secours d'une mort trop lente à son gré, levant encore ses yeux pleins du feu de son esprit, pour saluer ses amis et répondre à leurs espérances qu'il ne pouvait plus partager. Il n'avait perdu néanmoins ni la chaleur de son âme ni la vivacité de ses réparties, quand la pâleur était déjà répandue sur son visage; avec la mort dans le cœur, il avait encore le sourire sur ses lèvres livides. Ne pouvant plus soutenir, dans sa faiblesse, des livres trop volumineux, il s'était entouré des meilleurs ouvrages en petit format; il lui était impossible de passer un instant sans lire ou s'oc-

cuper utilement. Il est mort presque en travaillant; car la veille, on ne put l'arracher à une occupation ingrate et pénible.

Depuis plusieurs mois, il tombait, tous les soirs, dans un état de faiblesse et de lipothymie, effrayant par sa durée jusqu'au matin, et il en sortait à peine pendant quelques heures du jour; il y avait souvent alors du délire, résultat d'une perpétuelle insomnie et d'une fièvre lente et hectique. Les jambes étaient devenues le siége d'un œdème qui gagnait les parties supérieures, son teint était plombé, livide, sa maigreur extrême; les alimens les plus légers passaient à peine, et étaient presque toujours rejetés à la suite de quintes de toux insupportable; un dévoiement colliquatif minait insensiblement ses forces. Il n'était plus d'espérance; mais Chaumeton, qui le savait, regardait avec raison son heure dernière comme l'instant d'une délivrance attendue depuis long-tems. « Mon ami, me disait-il, vous ferez ouvrir mon corps; je veux être utile jusqu'à la fin, et que l'on connaisse la cause de ma mort ».

Le 10 août, vers cinq heures du matin, heure à laquelle il ressentait habituellement les secousses les plus pénibles, il cessa de respirer dans un évanouissement tranquille, et le froid de la mort se répandit sur tout son corps. Ainsi finit de vivre, à moins de quarante-cinq ans, l'un des hommes les plus instruits de l'époque actuelle, et les plus dignes d'estime par la noblesse des sentimens.

On trouva son corps dans un état d'émaciation extrême, ses yeux étaient creux et enfoncés, sa peau d'un bleu livide, sa poitrine bombée, large; tous les os formaient une saillie remarquable; les extrémités étaient infiltrées.

La cavité encéphalique ouverte présenta les membranes du cerveau dans l'état naturel; mais il y avait un épanchement de sérosité sanguinolente, d'environ une ou deux onces entre les lames de l'arachnoïde et dans l'un des ventricules latéraux. La substance cérébrale, dans la partie corticale, paraissait un peu injectée et rouge, mais du reste, dans l'état ordinaire; les nerfs étaient à leur origine très-résistans et difficiles à rompre.

La cavité thoracique a présenté les lésions les plus considérables. Le péricarde, énormément dilaté, contenait près d'une pinte de sérosité d'une couleur jaune foncée. Le cœur, volumineux, offrait tous ses vaisseaux sanguins, injectés et gorgés d'un sang noir. Les oreillettes et les ventricules, indépendamment du sang noir coagulé qui les remplissait, contenait de longs filamens de fibrine organisée qui descendaient dans les gros vaisseaux, l'aorte et la veine cave.

Les poumons adhéraient partout à la plèvre costale par des lames analogues à celles du tissu cellulaire. En les ouvrant, on trouva tout leur parenchyme rempli de tubercules miliaires et gorgé d'un pus de couleur lie de vin. Deux vomiques énormes étaient situées à la portion supérieure des poumons; mais celle

du côté droit offrait une cavité bien plus étendue que celle du côté gauche; il en jaillit abondamment une sanie purulente et plusieurs portions du parenchyme de l'organe. La vomique du côté gauche contenait encore quelques cellules parenchymateuses et des vaisseaux sanguins, ainsi que des rameaux nerveux dénudés et baignant dans le pus. La portion inférieure du poumon gauche conservait seule une couleur rouge et un état presque naturel; elle était sans tubercules, mais très-injectée de sang. La surface interne des bronches, d'un rouge foncé, contenait une sanie pareille à celle des vomiques.

Dans la cavité abdominale, on trouva l'estomac distendu par des gaz; la membrane muqueuse de ce viscère parut rouge par plaques, phlogosée par intervalles; le pourtour de l'ouverture pylorique offrit une couleur brune noirâtre avec des cryptes muqueuses très-développées et un commencement de squirrhe. Les intestins grêles étaient phlogosés, ou fortement injectés dans leurs vaisseaux sanguins; les gros intestins étaient rétrécis et comme étranglés en plusieurs endroits. L'extrémité inférieure du colon parut enflammée. Du reste, toutes les autres parties du corps étaient dans l'état naturel, quoique émaciées.

Chaumeton était d'une stature moyenne, d'une constitution forte et allègre. Son tempérament, d'abord sanguin dans sa jeunesse, avait pris graduellement un caractère extrêmement bilieux. Personne ne fut plus franc, plus loyal, plus incapable de bassesse et de

mensonge. Sous l'extérieur le plus modeste, il portait l'austérité et la vigueur républicaines d'un Caton, s'il est permis de faire cette comparaison. Avec une fortune au dessous de la médiocrité, il se montra toujours fier et incorruptible; il avait sans doute un amour-propre très-irascible, mais bien placé; son tort unique fut d'outrer la sévérité; par là ses jugemens ne furent pas exempts d'erreur, quoique généralement sains et justes. Il a pu faillir, parce que l'humanité n'est point parfaite; mais malgré cette âpreté, personne peut-être n'eut le cœur meilleur et plus sensible. Il laisse de nombreux amis et une réputation honorable parmi les hommes. Il fut l'un des ornemens de plusieurs compagnies savantes, en France et à l'étranger, sans avoir recherché cet honneur.

(*Extrait du Journal universel des Sciences médicales.*)
